

coordonnées concernant le feuillet (33G/14), la latitude (53°46') et la longitude (75°16') permettent de le situer sur les cartes des pays fournies dans les pages suivantes.

Dans le chapitre 4 (“Toponymes descriptifs se référant à la carte géologique du Québec” (pp. 265-294), Marcienne MARTIN associe les 73 toponymes descriptifs qui se réfèrent aux unités lithologiques découvertes lors de ses recherches, aux cartes géologiques du Québec, afin de montrer le lien existant entre les toponymes et les spécificités géologiques repérées, comme c’est le cas, par exemple, de “eau morte” qui comprend un seul toponyme: *Lac Natastin* ou *lac aux eaux mortes*. Son nom est dû à la composition de ses eaux qui ne permettent pas à des êtres vivants d’y vivre.

L’ouvrage est complété par une “Annexe” (pp. 297-301) qui dresse une liste de toutes les unités lithologiques, un “Glossaire” (pp. 303-304) qui explicite les définitions des termes utilisés dans l’ouvrage, une “Bibliographie” (pp. 305-308) et une “Liste des illustrations” (pp. 309-312) permettant de retrouver les nombreux tableaux et cartes proposés dans le volume.

Maëva AUCHER

Pierre-Yves MOCQUAIS (dir.), *Langages et écritures de l’exil. L’Ouest canadien, terre d’asile, terre d’exil*, Québec, Les Presses de l’Université Laval (“Perspectives de l’Ouest”), 2018, 292 pp.

Dans la préface de son remarquable essai sur *Les littératures de l’exiguïté*, François PARÉ écrivait en 1992 qu’il “existe au Canada, depuis une trentaine d’années seulement, des littératures minoritaires embryonnaires de langue française, très conscientes de leur origine et de leur originalité, très vivantes, très vitales, malgré l’enlèvement inéluctable des communautés culturelles et ethniques dont elles émanent”³. Les études réunies par Pierre-Yves MOCQUAIS dans ce volume, issues des communications présentées au colloque international éponyme tenu à l’Université de Calgary à l’automne 2014, témoignent de cette vitalité de la littérature de l’Ouest canadien, de la volonté d’exister, de durer. Les articles sont regroupés en trois sections: “L’Ouest canadien: terre d’asile, terre d’exil” (pp. 35-112); “Situations linguistiques

3 François PARÉ, *Les littératures de l’exiguïté*, Ottawa, Le Nordir, 2001 [1992], p. 19.

et rapport à la langue: dire, écrire et montrer dans sa langue ou dans la langue de l'autre" (pp. 113-204) et "Migration, mémoire, identité, exil et leurs représentations" (pp. 205-292).

Dans l'"Introduction" (pp. 3-31), Pierre-Yves MOCQUAIS ne se limite pas à présenter les contributions du recueil, il propose une réflexion approfondie développant plusieurs aspects du concept de l'exil: les "représentations de l'exil" (p. 3), les différentes facettes de l'exil (p. 4), les écritures exiliques, le "risque de la banalisation de la souffrance" (p. 6), le besoin de raconter de tout individu exilé (p. 12).

L'article d'Antoine ECHE et Glen CAMPBELL, qui ouvre la première section du volume, analyse l'œuvre d'André BOREL, 'l'écrivain *cow-boy*' de la littérature francophone de l'Ouest canadien: "André Borel entre voyage et roman, ou la double scénographie de l'Ouest canadien" (pp. 35-49). Dans les récits autobiographiques analysés, *Croquis du Far-West canadien* de 1928 et *Le Robinson de la Red Deer* de 1930, cet émigrant suisse arrivé au Canada à la fin du XIX^e siècle met en scène des "narrateurs-pionniers" (p. 42) qui souhaitent améliorer leurs conditions de vie dans l'Ouest canadien. Ce territoire est idéalisé et l'auteur réinvestit un imaginaire typique du roman d'aventures: un lexique exotique (p. 44); des portraits hyperboliques du "*cow-boy*" et du '*homesteader*' (p. 45); des descriptions de la faune canadienne (l'original, le castor, le bison, etc.). Ces descriptions sont le plus souvent le résultat d'une observation directe, mais elles peuvent également être nourries par la lecture d'ouvrages savants (p. 46). Dans la deuxième contribution, François-Xavier EYGUN se propose de voir quelles sont les ressemblances et les différences qui existent dans les textes aux titres presque identiques de Maurice CONSTANTIN-WEYER et de sa sœur Marguerite CONSTANTIN-FORTIER, afin de démasquer les mécanismes fictionnels à l'œuvre dans deux romans d'aventures qui évoquent des souvenirs autobiographiques liés à une longue période vécue dans l'Ouest et le Nord canadien au tout début du XX^e siècle: "*Un homme se penche sur son passé* et *Une femme se penche sur son passé*: illustration du principe de Don Quichotte" (pp. 51-60). Selon EYGUN, les deux écrivains ressemblent aux personnages de Cervantès là où "l'un transforme la réalité par sa fiction, et l'autre raconte la réalité, ne laissant que peu de place à la fiction" (p. 56). L'analyse montre que Maurice CONSTANTIN-WEYER propose un texte de fiction qui s'appuie sur les épisodes les plus importants de sa vie dans l'Ouest et le Nord canadien, tandis que sa sœur Marguerite raconte dans son roman, sans s'éloigner trop de la réalité, les souvenirs d'une jeune Française qui décide de s'installer au Canada. En abordant un corpus choisi d'ouvrages qui mettent en scène des francophones abandonnant leur terre d'origine pour se transformer en pionniers dans l'Ouest canadien (PRIMEAU, *Dans le muskeg* 1960; MOSER, *Counterpoint* 1987; HUSTON, *Cantique des plaines* 1993), Pamela SING montre dans le premier temps de son étude que c'est la "ren-

contre d'un Métis ou d'une Métisse" (p. 63) qui détermine le choix des protagonistes exilés blancs de s'installer dans les territoires de l'Ouest canadien, notamment en Alberta: "Pionnier/Pionnière cherche Sauvage/Sauvage pour rencontre amoureuse dans l'Ouest: quelques exils, asiles et suites" (pp. 61-81). Dans la suite de sa réflexion, Pamela SING interroge trois autres textes publiés après le tournant du XXI^e siècle pour voir s'il y a un changement de paradigme. Dans *Un jardin dans les Rocheuses* (2013) de Bernard GHEUR, c'est la fascination du passé autochtone qui attire le protagoniste européen en Alberta. Tandis que dans *Talon* (2002) de Paulette DUBÉ et dans *À l'ouest* (2012) de Pascale BOURASSA, les personnages autochtones revêtent aux yeux des pionniers québécois qui s'installent dans l'Ouest canadien un rôle plutôt secondaire. Avec une approche de sociologue, Estelle DANSEREAU retrace la courte existence de la seule revue culturelle albertaine, publiée de 1982 à 1986, et s'interroge sur les causes qui ont conduit à sa disparition: "La Revue littéraire de l'Alberta: pour une institution littéraire albertaine" (pp. 83-98). Née avec l'objectif d'affirmer la présence francophone dans un territoire majoritairement anglophone, la *Revue littéraire de l'Alberta* a connu une existence éphémère pour trois raisons principales: tout d'abord en raison du "caractère instable de la population albertaine francophone des années 80" (p. 92); ensuite par la faute du nombre très limité "d'adhérents fidèles" (p. 92); enfin du fait de la "nature-même d'une revue littéraire" qui doit évoluer dans un "milieu exigü" ayant déjà beaucoup de mal à "faire naître" une littérature (p. 94). Dans la dernière contribution de la première section, Nicole CÔTÉ se penche sur le roman lauréat du prix des lecteurs de Radio-Canada en 2014 de l'écrivaine franco-manitobaine Simone CHAPUT: "Génération/masculin/féminin: exil et appartenance au territoire dans *Un vent prodigue*" (pp. 99-112). Les personnages de ce roman réagissent et s'adaptent de manière différente, selon l'âge et le sexe, aux changements causés par un "vent prodigue" qui dilapide "les ressources naturelles de la terre" (p. 101) aussi bien de l'Ouest canadien que de la planète entière. L'Ouest canadien ne représente plus alors un territoire paisible où il est possible de trouver asile, mais il ressemble au reste de la planète en déperdition.

L'article de Louise FORSYTH ouvre la deuxième section du volume consacrée aux interactions langues/littératures et porte sur le théâtre fransaskois: "Parcours de l'exil dans la dramaturgie fransaskoise récente" (pp. 115-132). Tout au long de sa réflexion, l'auteure analyse le thème de l'exil dans cinq pièces de théâtre, mises en scène entre 2007 et 2014, des dramaturges David BAUDEMONT (*Deux frères*); Gilles POULIN-DENIS (*Rearview*); Raul GRANGER (*Bonneau et la Bellebumeur [ou On va libérer Riel]*); Madeleine BLAIS-DAHLEM (*La maculée*) et Ian NELSON (*La chambre blanche*). Dans chacune des pièces étudiées, les personnages rappellent de manière différente "le dépaysement, l'aliénation, la violence, les problèmes banals, mais sévères d'ordre

quotidien, les troubles mentaux, les haines ethniques, les oppressions politiques, le racisme, le sexisme et leurs nombreuses retombées qui ne sont que trop exemplaires au XXI^e siècle de la condition de millions de personnes sur tous les continents de la planète” (p. 131). Louise LADOUCEUR s’intéresse elle aussi au théâtre de l’Ouest canadien en explorant l’univers de l’écrivain bilingue Marc PRESCOTT: “Liberté et exil chez Marc Prescott: excéder (et être excédé par) les limites de la loyauté linguistique” (pp. 133-148). Désigné comme le “*bad boy* du théâtre franco-manitobain” (p. 141), ce dramaturge qui revendique une “identité bilingue” (p. 137) exploite au maximum les ressources que les deux langues officielles du Canada lui proposent et pousse jusqu’à l’excès les limites de la ‘loyauté linguistique’. Il invite son public et ses lecteurs à “explorer un imaginaire décloisonné et propose des nouveautés esthétiques se déployant au-delà des frontières que dessine chaque langue” (p. 146). Marie VAUTIER se propose quant à elle d’analyser ce qui se présente comme un journal autobiographique de l’auteure québécoise Kathleen SAINT-ONGE, un texte hybride qui raconte son “exil voulu” (p. 149) dans le Canada anglais et dans la langue anglaise: “L’exil dans la langue et le pays. Une analyse de *Bilingual Being: My life as a Hyphen* de Kathleen Saint-Onge” (pp. 149-163). Il s’agit en effet d’un double exil linguistique vécu par l’écrivaine, puisque le premier exil dans la langue anglaise se produit avant de déménager en Colombie-Britannique, alors qu’enfant elle fréquente une école élémentaire anglophone à Sainte-Foy, au Québec, tandis que l’exil dans le pays se produit lorsqu’elle décide, à cause des conflits linguistiques des années soixante-dix, de quitter le Québec pour l’Ouest canadien. Marie VAUTIER suggère, dans la conclusion de son article, que ce texte de Kathleen SAINT-ONGE “appartient à une nouvelle catégorie d’écriture autobiographique bilingue” (p. 161) et qu’il ouvre la voie à d’autres auteurs bilingues québécois et canadiens. Carol LÉONARD tente de dessiner un atlas des toponymes français dans les provinces de l’Ouest canadien à partir du XVII^e siècle jusqu’à 1930, date qui coïncide avec la fin de la période de la colonisation: “De l’asile vers l’exil: témoignage d’une toponymie balafrée” (pp. 165-188). L’auteure souligne tout au long de son étude que plusieurs toponymes attribués sous le Régime français n’ont pas survécu jusqu’à nos jours, car les voyageurs qui sont arrivés après les ont changés pour des raisons commerciales. Les nombreux toponymes français qui vont apparaître seront par la suite attribués par les Métis et traduisent en même temps leur sédentarisation. À l’époque de la colonisation, les toponymes français laisseront la place à des toponymes aux sonorités anglo-saxonnes auxquels s’ajoutent “des noms aux accents allemands, scandinaves, ukrainiens et français” (pp. 174-175). Le contact linguistique qui s’ensuit produira des “altérations accidentelles ou intentionnelles” donnant lieu à des “graphies inattendues, aliénantes, vexatoires” qui déshumanisent le toponyme en provoquant

une rupture de sens et de signification avec le lien d'origine (p. 180). Dans le dernier article de la deuxième section, Robert A. PAPAN présente le "Fonds Henri-Létourneau" et étudie le parler métis de 23 locuteurs, âgés de plus de soixante ans, qui proviennent du Manitoba, de la Saskatchewan et du Dakota du Nord: "Le Fonds Henri-Létourneau: aspects linguistiques" (pp. 189-204). Après avoir présenté de manière générale le "Fonds", l'auteur cherche à comprendre à travers l'analyse de la langue des interviewés s'il s'agit bien d'un parler propre aux Métis de l'Ouest canadien. Les caractéristiques "phonophonétiques" (p. 198), morphosyntaxiques (p. 199-200), le lexique (p.200) et les "lexies spécifiques au français mitchif" (p. 201) confirment que les personnes interviewées parlent une variété de langue, "le français mitchif", qui fait partie des variétés de français laurentien, mais il s'agit toutefois d'une "variété dissidente" à cause de "plusieurs traits qui lui sont uniques", par exemple "ils *ontvaient* et ils *fontsaient*" pour "ils avaient et ils faisaient" (p. 202).

La contribution de Simon HAREL ouvre la troisième et dernière section du volume: "Polysexualité et mobilité. *Journal d'un hobo* de Jean-Jules Richard" (pp. 207-230). Le "hobo", personnage mythique aux États-Unis et au Canada, voyage clandestinement sur les trains de marchandises à la recherche d'aventures et de nourriture. Sous la plume de Jean-Jules RICHARD, il voyage de "l'est à l'ouest du Canada, de l'Acadie à Vancouver" (p. 216). Le narrateur-protagoniste de ce *Journal* s'exile de son lieu natal en quittant une ville qui le stigmatise et qui l'empêche de vivre sa vie à cause de sa particularité sexuelle: il est doté de deux sexes, il est "homme et femme dans le même corps" (p. 226). Il voyage à la recherche de soi-même pour combattre une identité conflictuelle, une "déviance sexuelle" considérée à l'époque de l'écriture du texte comme une "pathologie" (p. 221). Aliz MORGAN-ALFÖLDI s'intéresse à "l'espace de l'exil" (p. 245) en se penchant sur la pièce la plus connue de l'écrivain italo-montréalais Marco MICONE: "Une géocritique de l'espace de l'exil de *Gens du silence* de Marco Micone" (pp. 243-257). En convoquant les travaux sur la géocritique de Bertrand WESTPHAL, l'auteure analyse l'espace qui est représenté dans la pièce selon le point de vue des personnages. Les nations, les villes, les villages et les quartiers décrits dans la pièce analysée évoquent différemment "la volonté de s'enfuir, la volonté de quitter le territoire du présent" (p. 253). Danielle SCHAUB analyse le jeu de déconstruction linguistique et psychanalytique de la métaphore *perdre le nord* que Nancy HUSTON opère dans son texte consacré à la quête des origines, d'une identité: "La déconstruction voilant un traumatisme dans *Nord perdu* de Nancy Huston" (pp. 259-277). SCHAUB fait ressortir une série de traumatismes, et les effets de ces traumatismes, vécus par la narratrice qui quitte son pays natal pour évoluer ailleurs. Exil géographique, scission du moi, dualité linguistique, identité

flottante et décentrée, sensibilités multiples et différentes envers les langues parlées, voilà bien l'univers obsessionnel que Nancy HUSTON met en scène dans sa tentative de ne pas perdre le contrôle, de ne pas perdre le nord. Le texte d'Eileen LOHKA, qui clôt le volume, fait état d'une correspondance de l'auteure, qui est Mauricienne et qui a vécu en France, dans l'Est et dans l'Ouest du Canada, avec une amie elle aussi immigrante, sur les thèmes de l'exil, de la mémoire, des langues maternelle et d'adoption et des 'multiples facettes' de l'Ouest du Canada ("Mémoire et texte: écrire pour dire, pour cacher ou pour comprendre?" pp. 279-292). Eileen LOHKA termine sa réflexion en précisant que seulement "en écrivant l'ici et l'ailleurs, en y réfléchissant, l'on arrive à donner un certain sens aux aléas de nos errances et de nos identités multiples et à jamais changeantes" (p. 291).

Bien que l'étude de Michael DODZI KUDI ("L'exil: fuite ou retour à l'origine?", pp. 231-242) aborde le thème de l'exil, nous n'avons pas retenu sa contribution dans cette note de lecture parce que l'auteur analyse une œuvre de l'écrivain nigérian Chinua ACHEBE dans laquelle l'Ouest canadien n'est jamais évoqué.

Gerardo ACERENZA

Nadine VINCENT et Sophie PIRON (dir.), *La linguistique et le dictionnaire au service de l'enseignement du français au Québec. Mélanges offerts à Hélène Cajolet-Laganière*, Montréal, Nota Bene, 2018, 444 pp.

Ce volume, destiné aux spécialistes de l'enseignement du français au Québec mais aussi au grand public qui s'intéresse à la langue française, attire l'attention sur la nécessité de renforcer le dialogue entre la linguistique, la lexicographie et les enseignants. C'est d'ailleurs une des préoccupations majeures de la linguiste québécoise Hélène CAJOLET-LAGANIÈRE, à qui sont dédiés les articles ici réunis. Infatigable "bâtittrice de ponts, médiatrice, vulgarisatrice" (p. 8), CAJOLET-LAGANIÈRE a toujours considéré "que permettre aux gens de savoir s'exprimer, d'avoir les outils pour le faire, à l'oral et à l'écrit, c'était leur donner du pouvoir" (p. 7), raison pour laquelle son dessin principal a toujours été celui de créer des ressources linguistiques efficaces et de favoriser leur circulation.

Les coordinatrices de ce recueil ont voulu poursuivre dans cette direction et ont invité les auteurs à orienter leurs contributions sous un angle pratique ou à cibler des questions concrètes. Les études reçues